

Anne Cheynet

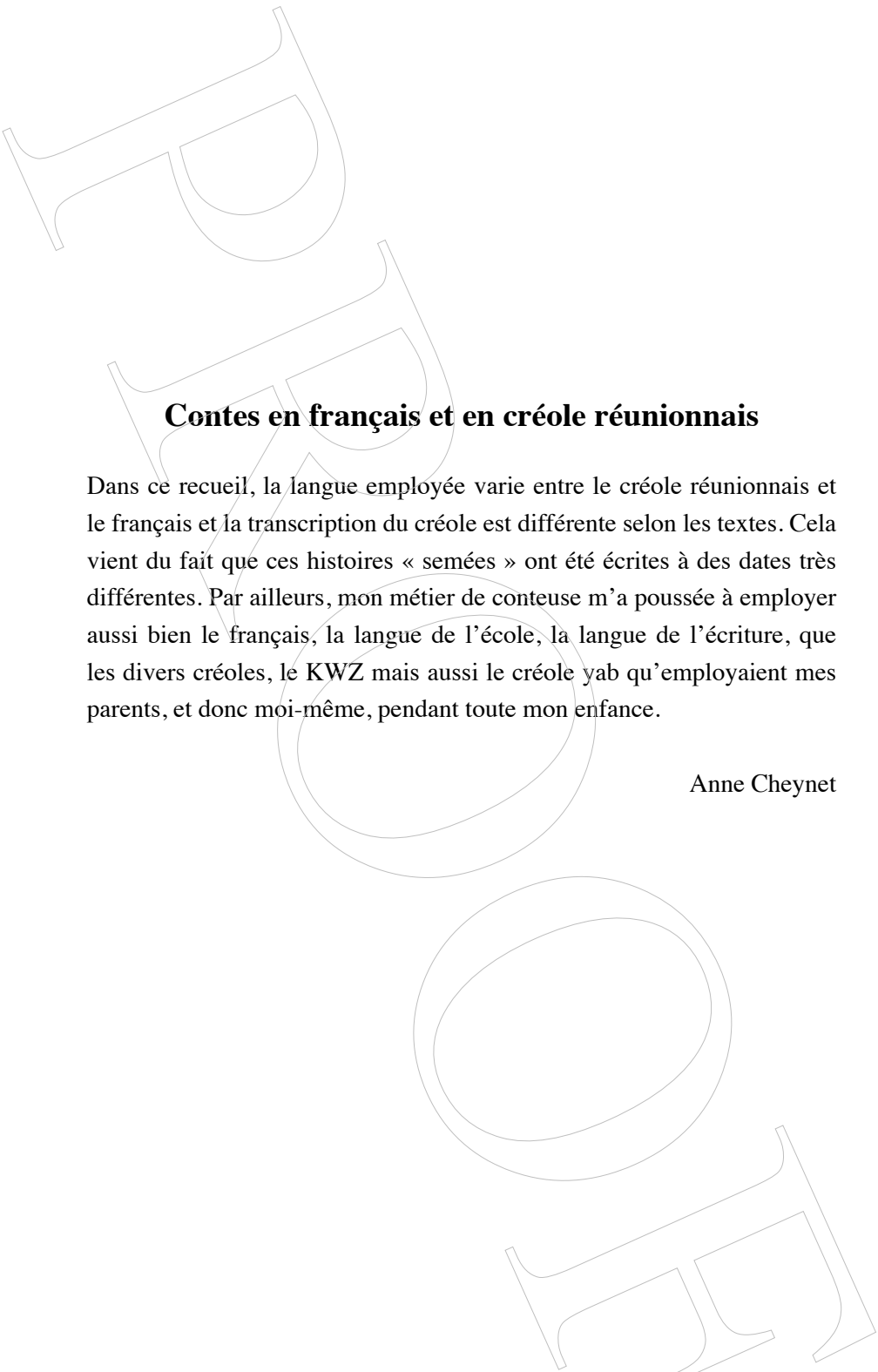
LA CLÉ DANS ZOT POCHE

Histoires semées depuis le Grand Sentier



Illustrations de Claire Ruiz





Contes en français et en créole réunionnais

Dans ce recueil, la langue employée varie entre le créole réunionnais et le français et la transcription du créole est différente selon les textes. Cela vient du fait que ces histoires « semées » ont été écrites à des dates très différentes. Par ailleurs, mon métier de conteuse m'a poussée à employer aussi bien le français, la langue de l'école, la langue de l'écriture, que les divers créoles, le KWZ mais aussi le créole yab qu'employaient mes parents, et donc moi-même, pendant toute mon enfance.

Anne Cheynet

Le vieil homme magique



Conte imaginé à partir d'un petit poème que mon fils Renaud a écrit à l'âge de neuf ans.

L'aventure que je vais vous conter est arrivée à mon fils Renaud qui était guide de montagne. Un jour qu'il effectuait seul une reconnaissance de terrain, il fit une découverte tout à fait insolite. Je vous livre ici cette étrange histoire, telle qu'il me l'a contée.

Cela faisait plusieurs jours que je marchais et j'étais parvenu dans un endroit isolé, une *îlette* déserte d'habitants, perdue quelque part entre le cirque de Mafate et celui de Salazie. Devant moi se dressait une falaise escarpée. Bien qu'elle me parût dangereuse, je me mis à l'escalader et réussis à arriver jusqu'au sommet. Mais là, je constatai que sur l'autre versant le rempart était encore plus abrupt : une pente quasi verticale qui plongeait dans une ravine au torrent tumultueux. Impossible de continuer ! Je décidai donc sagement de rebrousser chemin. Mais, voilà qu'un rocher cède sous mes pieds. Je perds l'équilibre et me mets à dégringoler le long de la pente vertigineuse. Seul celui qui s'est déjà trouvé dans une telle situation peut savoir ce que l'on ressent dans un moment comme celui-là, où le temps à la fois s'accélère et se fige, un temps dont chaque fraction se vit en relief, dans tous ses détails... « Ma dernière heure est arrivée, pensai-je. Je vais m'écraser dans la ravine ». Mais soudain, voilà que ma chute s'arrête et, comme si je me réveillais d'un cauchemar, je me retrouve assis, miraculeusement indemne, dans une touffe de vétiver.

Un peu étourdi, je me mets à regarder autour de moi.

J'étais sur une sorte de plate-forme envahie par une épaisse végétation. Fanjans, corbeilles d'or, raisin marron... toutes les espèces végétales des Hauts semblaient s'être donné rendez-vous dans ce lieu. Un lieu vraiment étrange !... Il y régnait un silence impressionnant. Aucun chant d'oiseau ! Aucun souffle de brise ! On n'entendait même pas le grondement de la ravine. La vie semblait suspendue.

Secouant ce charme un peu morbide, je décidai d'explorer les alentours et commençai à me frayer un passage au milieu de la végétation hostile quand soudain j'aperçus, à moitié cachées par l'herbe haute, trois statues

de pierre noire : celle d'un chien et celles de deux hommes, des œuvres d'art telles qu'il m'avait rarement été donné d'en voir, des statues grandeur nature et tellement bien exécutées qu'on les aurait crues vivantes. Le chien ouvrait une gueule féroce comme s'il était prêt à mordre. Les deux hommes étaient vêtus d'habits d'une autre époque ; ils portaient des casques coloniaux et avaient chacun une besace et un fusil. Je n'en croyais pas mes yeux ! Que faisaient ces statues ici ? Quels trésors recelait encore cette îlette perdue dont j'ignorais même jusque-là l'existence ?

Animé d'une ferveur d'archéologue, je continuai à avancer, écartant fiévreusement les buissons d'épineux et les branches enchevêtrées, regrettant de ne pas avoir de sabre ou de machette dans mon sac à dos ; et bientôt ma curiosité fut récompensée : là-bas, tout au fond, contre la paroi de la montagne se dressait un grand tamarinier. Tapie derrière son branchage, il y avait une case dont l'aspect pouvait rappeler nos traditionnelles paillotes, sauf que cette « paillote » était entièrement faite de pierre noire, exactement comme les statues.

Le cœur battant je franchis la porte grande ouverte. Mais j'avais à peine fait quelques pas que je me retrouvai nez à nez avec une autre sculpture. Elle représentait aussi un homme. Malgré la pénombre, je pouvais voir que ce personnage était différent des deux autres : il était habillé d'un costume de ville, d'un style plus moderne, et il ne portait pas de couvre-chef. Sous son aisselle gauche il serrait une petite sacoche. L'autre bras était tendu en avant comme s'il voulait dire bonjour. N'ayant aucune envie de répondre à ses civilités, je continuai mes investigations.

La pièce où je me trouvais était de dimension très modeste. Devant le foyer bas où trônait une grosse marmite posée sur son trépied, il y avait deux tabourets. Dans un coin on pouvait voir un amas cylindrique qui ressemblait à une natte de vacoa enroulée. À côté, il y avait un arrosoir ainsi qu'un balai rustique. Il y avait aussi une sorte de sellette sur laquelle était posée une lampe-tempête. Sur une petite table rectangulaire un plateau de fruits et une carafe semblaient attendre sagement. C'était, en

somme, le décor familial d'une humble demeure des Hauts, si ce n'est que tout ce qui le constituait était pétrifié.

Poursuivant mon inspection, je distinguai sur ma gauche une ouverture. Elle donnait sur une sorte d'alcôve, meublée seulement d'un lit – en pierre bien sûr !

Sur le lit, il y avait la statue d'une vieille dame. Elle était assise. Ses mains reposaient sur ses cuisses, paumes tournées vers le haut et son regard figé semblait me fixer.

Derrière elle, contre le mur, quelque chose de blanc brillait dans la semi-obscurité, une forme que je distinguais mal car elle était à moitié masquée par la silhouette imposante de la vieille dame.

Je m'approchai donc et me penchai pour mieux voir... Grands Dieux ! C'était un squelette ! Et pas en pierre ! Un vrai squelette ! Il devait être là depuis longtemps car les os commençaient à tomber en petits tas de cendres. Pris de panique, je sortis précipitamment.

Ne me demandez pas quels chemins j'ai empruntés pour regagner des contrées moins exotiques ! Tout ce dont je me souviens, c'est qu'après un marathon des plus périlleux, je me suis retrouvé, au coucher du soleil, près du village de Marla. À toutes les personnes que je croisais je relatais ma découverte, mais tout le monde se moquait de moi.

– Tu délires, mon vieux ! Tu as sûrement abusé de la fumette ! Ou alors tu as pris un sacré coup de soleil sur la tête !... Des statues ! Un squelette !...

Qui peut croire à ces bêtises ?

Déçu de cet accueil, je décidai, malgré mon épuisement, de rendre visite à Pépé Toni, le doyen des cirques, ce vieil homme qui taille des *pilons*¹ à longueur de journée, un passe-temps et un plaisir. Lui, peut-être, me croirait ?

Par chance, le vieil homme n'était pas couché. Il était devant sa grotte en train de finir un de ses *pilons*. Je recommençai pour lui ma rocambolesque histoire de statues et de squelette. Pépé Toni hochait la tête et, quand j'eus terminé :

1 Mortier.

– Non, tu n’es pas fou, mon garçon. Ce que tu as découvert, c’est la case de Diamo !

– Mais qui est Diamo, Pépé Toni ?

– Je vais te le dire, mon garçon. Mais d’abord, allons à l’intérieur ! Il commence à faire frais.

Je suivis Pépé Toni dans la grotte, où il m’invita à partager son repas. Et tandis que je me régalais de maïs au sel et de manioc grillé, il se mit à raconter. C’est une histoire qui remonte à très longtemps, mon enfant. C’est pour cela que les gens l’ont oubliée. Pour ça et pour d’autres motifs... Mais moi, même si ma mémoire est vieille, je peux t’en rapporter tous les détails.

Le fameux Diamo était un esclave. Mais un jour, fatigué de la cruauté de son maître, il décida de s’enfuir, *il partit marron*. Il courait en direction des sommets, pressé d’échapper aux chasseurs qui probablement le poursuivaient déjà, quand soudain, il bute sur une vieille dame, assise au beau milieu du sentier :

– S’il te plaît, mon garçon ! Je me suis fait mal au pied. Peux-tu me porter jusqu’à ma case ?

Diamo avait bon cœur et, même si cela devait ralentir sa course, il n’hésite pas : il hisse la vieille dame sur ses épaules et continue dans la direction qu’elle lui indique. Tout en marchant, il lui explique qu’il est un esclave fugitif et que les chasseurs sont déjà sur ses traces.

– Ne t’inquiète pas ! dit la vieille. Tant que tu seras avec moi, Mamalia, ils ne pourront jamais te capturer. D’ailleurs, si tu veux, tu pourras habiter dans ma cabane !

Diamo accepte et tous les deux arrivent à la cabane. Mamalia allume un grand feu et commence à préparer le repas.

Tout à coup, ils entendent du bruit au-dehors. À travers les planches disjointes de la porte, Diamo regarde.

– Les chasseurs, Mamalia !... Ils sont deux ! Avec un chien !

Le vieil homme magique

- SORS DE TON TROU, MACAQUE ! ON SAIT QUE TU ES LÀ !
- Ne bouge pas, Diamo ! C'est moi qui vais les accueillir !
- C'EST FINI, DIAMO ! TU NE PEUX PLUS NOUS ÉCHAPPER !
RENDS-TOI !

La porte s'ouvre, mais au lieu de l'esclave que les chasseurs attendaient, c'est une vieille dame souriante qui s'avance :

- Bonjour, messieurs ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Pourquoi criez-vous si fort ?
- Nous recherchons un esclave fugitif. Nous sommes sûrs qu'il est dans les parages !
- Ça m'étonnerait ! Personne n'est monté jusqu'ici depuis plus de vingt ans !... Mais vous devez être bien fatigués, messieurs. Entrez donc ! Venez vous reposer un peu !

Et, dans ce qui pouvait passer pour un geste de bienvenue, Mamalia pose ses mains sur les épaules des deux chasseurs qui aussitôt se transforment en statues de pierre. Eh oui ! La vieille dame avait ce pouvoir ! C'était une magicienne !

- Tu peux sortir, Diamo ! Ils ne peuvent plus rien te faire maintenant !
- Mais, dès que l'esclave paraît, le chien qui était dressé pour la chasse aux noirs, se précipite sur lui tous crocs dehors. Mamalia le tire par la queue et à son tour l'animal se change en bloc de pierre. Diamo n'en revient pas.
- Mais comment vous faites ça, Mamalia ?
 - Tu le sauras plus tard, mon garçon. Pour l'instant, allons dîner !

Beaucoup d'années s'écoulèrent. Mamalia et Diamo menaient une existence tranquille. Le marron rendait toutes sortes de services à sa bienfaitrice. Il exécutait les tâches pénibles que la vieille dame n'aurait pu faire aisément : il coupait le bois, allait chercher de l'eau à la rivière, réparait le toit de la paillote quand le cyclone était passé par là... En somme, tous les deux vivaient un peu comme mère et fils.

Mais personne n'est éternel ! Même pas les vieilles magiciennes ! Un soir, Mamalia se sentit très fatiguée. Elle alla s'asseoir sur le lit et appela Diamo.

– Je vais mourir, Diamo. Il est temps que je te lègue mon pouvoir afin que tu continues à vivre en liberté... Viens près de moi et mets tes mains sur les miennes !

Diamo s'approcha et posa ses paumes sur celles de la vieille dame.

– À partir de cet instant, mon pouvoir est en train de passer en toi. Bientôt, tout ce que tu toucheras avec tes mains pourra se transformer en pierre. Mais, pour que cela ne te pose pas de problèmes, pour que toute chose que tu ne désires pas voir se pétrifier conserve ou retrouve sa forme normale, il te faudra chaque jour, au lever du soleil, répéter cette formule magique. Écoute-la bien Diamo et garde-la dans ta mémoire...

Les minutes s'écoulaient. Les mains toujours posées sur celles de Mamalia, Diamo attendait. Mais la vieille magicienne s'était tue à tout jamais et elle était devenue... statue de pierre !

Le marron était fort embarrassé : qu'allait-il faire maintenant ?... Mamalia lui avait légué le pouvoir, mais pas la formule ! Affolé, il se mit à courir dans toute la case. Chaque objet qu'il touchait était instantanément pétrifié.

Il dut apprendre à tout faire sans se servir de ses mains : il se nourrissait de fruits et de plantes sauvages qu'il arrachait avec ses dents. Pour se désaltérer, il lampait l'eau à même la source. Quand il avait envie d'un peu de viande, il sautait sur un crapaud ou un rat musqué et le mangeait tout cru. Bref, cette magie qui naguère lui avait sauvé la vie était devenue son calvaire, la croix qu'il devait porter.

Pendant des années et des années, il vécut ainsi comme un animal solitaire, sans jamais voir personne.

Mais voilà qu'un jour de cyclone, il entendit appeler à la porte. C'était un homme de la ville qui s'était égaré et demandait l'hospitalité. Diamo le fit entrer.

– Pardonnez-moi, Monsieur, si je ne peux rien vous offrir à manger. Mais vous pouvez toujours vous reposer sur ce lit qui est là-bas.

L'homme s'approcha du lit et vit la statue de Mamalia.

– Quelle magnifique statue !... J'en ai aperçu d'autres dans le jardin. C'est vous qui les avez faites ? Vous êtes sculpteur ?

– Hélas, Monsieur ! C'est bien moi qui ai fait ces statues mais je ne suis pas sculpteur !

– Je ne comprends pas... Vous faites des chefs-d'œuvre dignes du plus grand des maîtres et vous dites que vous n'êtes pas sculpteur !

– C'est pourtant la vérité, Monsieur, et vous comprendrez mieux quand je vous aurai dit ma triste histoire.

Diamo se mit à raconter son incroyable aventure. Mais, lorsqu'il eut terminé, l'étranger au lieu de s'apitoyer s'écria :

– C'est formidable !... Quelle chance que nous nous soyons rencontrés !... Je m'appelle Jérôme. Je suis propriétaire d'un cabaret. Venez avec moi en ville et je vous promets qu'avec ce don que vous avez nous aurons vite fait de ramasser des millions. Avec cet argent, nous pourrons voyager et – qui sait – vous rencontrerez peut-être un savant ou un grand mage qui vous délivrera de ce sortilège. Qu'en pensez-vous ?

– D'accord ! fit Diamo. Nous nous mettrons en route dès que le beau temps sera revenu.

Tous les deux partirent donc pour la capitale et les choses se passèrent exactement comme Jérôme l'avait prévu. La réputation du « Vieil homme magique » se répandit comme une traînée de poudre. Le cabaret ne désemplissait pas. En quelques semaines, ils avaient fait fortune.

Mais, comme tu le sais mon garçon, l'argent pourrit parfois le cœur des

gens. Maintenant qu'il en avait tant, Jérôme n'avait plus du tout envie de partager.

– Écoutez, dit-il à Diamo, je vous ramène dans vos montagnes. Vous m'attendrez là-haut pendant que je mettrai nos affaires en ordre. Quand cela sera fait, je reviendrai vous chercher et je vous donnerai ce qui vous revient.

– D'accord ! fit Diamo

Cependant, une fois arrivé dans la cabane, le fripon changea totalement de langage :

– C'est maintenant que l'on se quitte Diamo car il faut renoncer au voyage. Vous seriez un fardeau bien encombrant pour moi !... Quant à l'argent, à quoi vous servirait-il ? Vous ne pourriez pas en profiter : vous ne pouvez même pas boire ni manger normalement. Ce serait dommage de laisser une telle fortune entre vos mains – où elle se changerait vite en pierre d'ailleurs !... Si encore vous saviez faire de l'or !

Mais, malgré le ton ironique et la dureté de ces propos, Diamo ne semblait pas du tout fâché.

– Vous avez raison, Monsieur ! Je ne suis qu'un vieil homme handicapé qui n'a plus qu'à attendre la mort. Je n'ai pas besoin de cet argent. Gardez tout.

Jérôme était au comble de la surprise :

– Quel brave homme vous êtes, Diamo ! Jamais je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi généreux... Au revoir, mon cher ami !

Et, oubliant toute précaution, il lui tendit la main.

– Sans rancune, n'est-ce pas ?

– Sans rancune, fit Diamo en prenant la main tendue.

C'est ainsi que le voleur est resté là-haut. C'est la statue que tu as vue près de la porte. Quant à Diamo, il a vécu encore très longtemps. Mais personne n'est éternel ! Même pas les vieux magiciens ! Un soir, Diamo

Le vieil homme magique

s'est couché près de la statue de Mamalia et il ne s'est plus réveillé. Personne n'est jamais venu le déranger dans son univers de pierre ; les gens avaient trop peur de ce lieu qu'ils jugeaient maudit ! À mesure, l'herbe a envahi partout et Diamo a disparu des mémoires. Il ne reste de lui que ce squelette qui tombe en poussière... Mais tu as bien fait de ne pas y toucher mon garçon ! On ne sait jamais !